Monika Stern, Denis Crowdy, Michael Webb

Les recherches musicales en Mélanésie : transdisciplinarité et engagement

Changement du titre prévu en :

« Malaise dans la musique » ?: transdisciplinarité et l'avenir des recherches musicales en Mélanésie

[Remerciements à Denis et Michael]

[Diapo 1]

Je vais commencer avec une petite anecdote concernant mes débuts en ethnomusicologie, quand, étudiante en licence à Paris, entre la Sorbonne et Nanterre, je cherchais un terrain pour ma future maitrise (Master). Mon choix s'était déjà plus ou moins arrêté sur l'Océanie, mais je cherchais à délimiter un endroit plus précis et me questionnais sur le genre musical à étudier. J'ai un souvenir très précis de la réponse d'un de mes professeurs, confirmée ensuite par d'autres, me disant qu'il fallait être sûre qu'à l'endroit que j'allais choisir il restait encore des musiques « intéressantes » à étudier, car les habitants délaissaient leurs musiques « traditionnelles » au profit des musiques « acculturées ». Il ne s'agit pas, bien sûr, de reprocher cette posture à ces professeurs, par ailleurs excellents enseignants et chercheurs, mais au contraire, illustrer une époque, où c'était dans l'air du temps, la majorité de personnes de la profession en France le pensait. Cette idée que l'ethnomusicologie nécessitait un objet d'étude « éloigné », « musique de l'autre », « traditionnel », très vite considéré comme « en danger », « à sauver », a persisté pendant longtemps dans de nombreuses définitions de notre discipline. Si dans les pays anglo-saxons, après l'émergence des *Cultural Studies* dans les années 70, les travaux sur la jeunesse et la culture des classes ouvrières se multiplient, en France, c'est seulement une vingtaine d'années plus tard que l'anthropologie générale commence à s'intéresser aux « mondes contemporains » avec des précurseurs comme Marc Augé par exemple. L'ethnomusicologie a encore plus du mal à se défaire de son objet « traditionnel ». Y- aurait-il un « malaise dans la musique », pour reprendre la traduction des propos de James Clifford sur la culture, qui a entrainé des vives polémiques en anthropologie ? Qu'on y adhère ou pas, les questions qu'il aborde ont suscité de nombreux débats autour des objets de l'anthropologie, la réflexivité du chercheur, le caractère muable des cultures et des identités, l'authenticité ou encore le caractère néocolonial de certaines recherches. La musique et ses disciplines sont concernées par ces interrogations.

Dans notre présentation, nous aimerions exposer la situation des études musicales sur la région mélanésienne, où le nombre de chercheurs australiens ou au tout cas originaires des pays anglo-saxons sont majoritaires. Nous commencerons par un petit historique de la discipline en Australie, pour ensuite montrer à travers un cas d'étude particulier, un exemple de recherches collaboratives en cours et les questions qui y ont émergées.

Notes pour présentation orale

1. L'origine et différentes approches des recherches sur les musiques populaires en Mélanésie [Diapo 2 : biblio dans l'ordre des citations]

Dès 1981 sortent deux articles qui ont marqué le monde des études musicales aux antipodes, celui du chercheur néo-zélandais, Allan Thomas et de la chercheure australienne Margaret Kartomi. Tous les deux soulignent l'importance du fait que les musiques qui émergent des contacts, à l'instar des langues pidgins, sont des véritables créations (Kartomi 1981). Thomas,

dans son article au sous-titre provocateur : « musiques empruntées, bon marché et sordides »[1], rappelle qu'en Océanie les répertoires musicaux se sont souvent déplacés entre différentes îles et archipels, avant d'être influencés par différentes églises, administrations coloniales, occupations militaires, le tourisme, puis le courant du renouveau culturel. Il termine son article en soulignant que « tous ces aspects de changement, de modernisation et d'acculturation contribuent à la vie musicale océanienne unique et vivante et tous devraient être étudiés par les ethnomusicologues »[2]. (Thomas, 1981 : 190). Kartomi explique le processus de ce qu'elle appelle la « transculturation » comme le résultat d'interaction entre deux ou plusieurs cultures musicales qui se transforment en une « unité nouvelle » à travers plusieurs générations créant ainsi un style nouveau et indépendant. (Kartomi 1981 :245). Dans ce même article, elle dénonce l'attitude des chercheurs occidentaux qui dévaluent les musiques qu'ils considèrent comme influencées par des musiques occidentales de moindre qualité, les privant de leur pureté originelle et de leur authenticité. (1981 :227). C'est cette même année, 1981, qu'est créé IASPM (L'Association internationale pour l'étude de la musique populaire) et sa branche australienne et néo-zélandaise voit le jour en 1984. Le véritable tournant pour Australie, NZ et d'autres îles du Pacifique a été autour des années 1986-88. L'année 1986 verra plusieurs publications sur les musiques populaires aborigènes d'Australie, Papouasie Nouvelle Guinée et en Océanie en général.[3] En 1990 Michael Webb soutient sa thèse sur les string bands en PNG et la publie en 1993. A partir du milieu des années 1990, l'institutionnalisation des études des musiques populaires dans différentes universités et leur rapprochement avec l'ethnomusicologie, leur a permis de se faire une place et de se développer comme une véritable discipline (Bendrups 2013 : 54) En 1992, Philip Hayward est à l'origine de la création de la revue *Perfect Beat*, un journal orienté vers les musiques contemporaines de la région océanienne (Bendrups 2013 : 53). A partir de là, les études sur les musiques populaires en Mélanésie ont été florissantes.

Ainsi de nombreux ethnomusicologues de la région mènent leurs recherches sur différents répertoires existants sur leurs terrains, sans considérer que les uns forment une menace par rapport aux autres (McClean, Moulin). Les chercheurs sont influencés par le fait que les musiciens des communautés où ils travaillent, adaptent les musiques populaires dans leurs propres pratiques musicalement engagées. L'ethnomusicologue australien Dan Bendrups considère l'importance d'apport d'ethnomusicologie dans le domaine des *popular music studies*, notamment par la méthode ethnographique du terrain et l'engagement des ethnomusicologues eux-mêmes auprès des musiciens indigènes et migrants (Bendrups 2013 : 49 et 58). La particularité réside également, selon Bendrups, dans le fait que vu d'Australie et de la NZ, les populations du Pacifique font partie du paysage local ou proche géographiquement. Ces derniers temps une approche à la fois historique et collaborative émerge comme une nouvelle direction des recherches ethnomusicologiques, comme en témoigne l'ouvrage sur les musiques aborigènes australiennes,[4] publiée cette année par

Notes pour présentation orale

[1] 'The study of acculturated music in Oceania: "Cheap and tawdry borrowed tunes"?'

[2] "All of these aspects of change, modernisation and acculturation contribute to the vivid and unique musical life in Oceania, and all should be the study of ethnomusicologists". (Thomas, 1981 : 190)

[3] Marcus Breen, *Our Place, Our Music: Aboriginal Music* (1986); Don Niles and Michael Webb, *Riwain: Papua New Guinea Pop Songs,* the anthology of popular PNG song lyrics (1986) –reviewed in *Ethnomusicology* by Steven Feld; Mervyn Mclean, Towards a Typology of Musical Change: Missionaries and Adjustive Response in Oceania, *The World of Music.*

[4] *Representing Australian Aboriginal Music and Dance 1930*–1970 by Amanda Harris (with Shannon Foster, Tiriki Onus and Nardi Simpson), pub 2020 by Bloomsbury Academic.

d'Amanda Harris et ses collègues, universitaires aborigènes, incluant des histoires familiales et communautaires.

2. Un cas d'étude autour du projet « La musique, les téléphones portables et la justice sociale en Mélanésie » [Diapo 3]

Ce projet financé par ARC (Australian Research Council) s'inscrit dans un programme de recherche particulier nommé « Linkage Program » pour former des partenariats « entre les chercheurs et les entreprises, l'industrie et les organisations communautaires (…) » afin d'encourager « le transfert de compétences, de connaissances et d'idées comme base pour garantir les bénéfices commerciaux et autres avantages de la recherche." (https://www.arc.gov.au/grants/linkage-program/linkage-projects)

Notre projet rassemblait ainsi sept chercheurs (principalement ethnomusicologues et anthropologues) et deux ONGs musicales actives et engagées autour des musiciens et des musiques mélanésiennes (Further Arts et Wantok Musik). Comme participant non universitaire il y avait David Bridie : musicien, compositeur de chansons, directeur artistique, producteur de musique, notamment au sein de Wantok Musik, un label de musique à but non lucratif ayant pour l'objectif la diffusion et la promotion des musiciens « indigènes » en Australie et en Océanie. Et deux personnes portant une « double casquette » : Jason MacLeod, chercheur enseignant en études internationales et activiste pour la Papouasie Occidentale et Thomas Dick docteur sur la musique, le tourisme et le développement au Vanuatu, producteur et chercheur indépendant, initiateur de Further Arts au Vanuatu, ONG dont le but est de promouvoir et diffuser les artistes locaux.

L'objectif du projet a été constitué en deux volets principaux. Le premier consistait à étudier les manières dont circulent, par les moyens numériques, notamment téléphones portables, des musiques aux messages politiques en Mélanésie. Et de favoriser le développement des réseaux sociaux créatifs autour de la musique en mettant à disposition une application téléphonique accessible à tous. Le deuxième volet concernait directement les questions de justice, de la survie culturelle et de la paix en Papouasie occidentale (partie indonésienne de l'île de la Nouvelle Guinée, où la population des Papous est persécutée par le gouvernement indonésien depuis plus de 40 ans) et en Nouvelle-Calédonie (collectivité française) : deux seuls territoires mélanésiens qui ne sont pas indépendants. Ces situations politiques sont relatées dans de nombreuses chansons des artistes pop de la région, reflétant ainsi une solidarité et une unité des peuples mélanésiens à travers les débats sur les indépendances. Nous détaillerons ici spécifiquement deux aboutissements matériels découlant de ce projet : l'application téléphonique et le livret/CD sur la Papouasie occidentale : « We have come to testify. There is much we want the world to know ».
[Diapo 4] Voici une réflexion de Denis Crowdy, porteur du projet :

Denis Crowdy : « Compte tenu de la nature de la subvention « Linkage », conçue pour unir la recherche à "l'industrie" (définie au sens très large), une partie importante du processus de collaboration consistait à établir des relations avec les partenaires de l'industrie et à produire des résultats qui seraient mutuellement bénéfiques. C'est là que l'idée de l'application *Byak* est intervenue. Jason, Tom et David étaient enthousiastes à l'idée d'expérimenter la sortie du document "Testify" [témoignages des massacres en Papouasie occidentale] et des enregistrements associés, dans un nouveau format. L'application a fonctionnée dans la mesure où elle a répondu au type de résultats que nous nous étions fixés, tout en s'engageant directement avec ces partenaires. »

Notes pour présentation orale

Présentation de l'app Byak. [Diapo 5]

Toutes ces expériences nous ont ainsi également permis de faire des recherches sur la manière dont les habitants des pays où nous travaillons depuis de nombreuses années, utilisent les téléphones portables pour écouter et faire circuler différentes musiques. Denis ainsi remarque, que si les gens utilisent les médias (audio, vidéo) avec beaucoup de facilités, ils sont beaucoup moins intéressés par les textes. En conséquence il a revu l'application dans ce sens.

Le 2e résultat est la booklet avec album musical présentant les témoignages et le soutien à la Papouasie Occidentale [Diapo 6, 7 et 8]

Présentation de buklet et CD west papua

https://wantokmusik.bandcamp.com/album/we-have-come-to-testify

Si le livret a été principalement conçu par Jason MacLeod avec ses expériences de travail prolongé auprès des habitants de Papouasie Occidentale, l'album musical qui l'accompagne a été réalisé dans la capitale du Vanuatu, Port-Vila, en faisant venir dans le cadre du projet, quatre musiciens de Papouasie occidentale (dont deux survivants du massacre), un musicien australien et deux ni-Vanuatu. Une semaine du travail a été réservée à l'enregistrement de l'album sous la direction de David Bridie et en présence de Jason, Tom et moi-même. Des rencontres et échanges musicaux se sont tout naturellement mis en place durant cette semaine. Si le projet a été réalisé sur une semaine, beaucoup d'acteurs avaient des liens de longue date formant ainsi un réseau de relations anciennes.

Cependant, la collaboration entre les chercheurs d'une part et les objectifs moins scientifiques n'ont pas toujours été évidents à gérer :

Denis : « Un temps considérable dans le cadre de ce projet, a été consacré à traiter avec Jason et David (…) Leur monde professionnel, leurs objectifs, leurs processus et même leurs valeurs sont très différents de ceux du monde universitaire, ce qui a donné lieu à une série d'expériences intéressantes. Encore une fois, c'est la nature particulière de cette subvention « Linkage » ! (…) »

Conclusion

En conclusion, nous pouvons dire que des recherches anglo-saxonnes sur les musiques mélanésiennes ont finalement un objectif pas si éloigné que celui évoqué par Bernard Lortat-Jacob et Miriam Rovsing Olsen (2004), qui tout en valorisant une ethnomusicologie plutôt « classique », avaient à cœur de préserver une production musicale dont les populations étudiées restaient elles-mêmes des acteurs avec également une dimension mémorielle. Développer une recherche post-coloniale, soutenir des actions pour l'autonomie des populations, assister une production musicale locale et engagée, sont des préoccupations de la plupart de chercheurs australiens travaillant sur la musique en Mélanésie. Pour à la fois diversifier et unifier les recherches musicales sur ce terrain, deux directions restent encore à mieux exploiter : d'une part une perspective historique, et d'autre part une plus grande collaboration avec les musiciens et les chercheurs indigènes : une plus grande circulation de leurs voix et de leurs points de vue.

Notes pour présentation orale

L’ethnomusicologie historique, offre la possibilité de travailler sur les archives afin de mieux comprendre les développements qui ont eu lieu en Mélanésie au XIXe et au début du XXe siècle, et l'impact de la christianisation et de la colonisation sur la culture et les pratiques musicales dans cette région. Aujourd’hui, peu de travaux abordent cette dimension historique. Développer cette approche contribuerait à combler un grand fossé dans nos connaissances historiques concernant la manière dont la musique a évolué et sur les raisons de cette évolution. Elle nous permettrait également d'identifier des continuités dans les esthétiques et systèmes locaux, à l’œuvre actuellement. Grâce à ces approches historiques, nous pourrions développer une appréciation plus précise des priorités culturelles mélanésiennes plutôt que des hypothèses et des jugements uniquement occidentaux.

Dans la perspective collaborative des études musicales, l’exemple de notre projet présenté ici, ainsi que d’autres résultats de nos recherches sous formes autres qu’uniquement articles ou ouvrages universitaires (ex. webdocumentaires, albums musicaux, sites web, etc.) permettent aux résultats de nos recherches de devenir attrayants et accessibles aux peuples mélanésiens et à être réintégrés dans la culture par le biais de l'éducation et d'autres moyens qui renforcent la vivacité des spécificités culturelles.

Michael : *Cultural music studies* collaboratives, c'est-à-dire la création de partenariats d’égal à égal, avec des musiciens, des penseurs et des chercheurs indigènes, apporteraient non seulement une équité sociale et culturelle bien nécessaire dans notre domaine, mais aussi un éventail plus riche de voix dans la discussion concernant ce qui est significatif localement dans les cultures que les étrangers étudient, et ce que les musiciens et les chercheurs locaux aimeraient communiquer au monde entier concernant leurs propres besoins et aspirations pour leurs propres cultures.

Notes pour présentation orale